



HAL
open science

Demain, une agriculture sans élevage ?

Jocelyne Porcher

► **To cite this version:**

Jocelyne Porcher. Demain, une agriculture sans élevage ?. Pour, revue du Groupe Ruralités, Éducation et Politiques, 2017, 231 (2016/3), pp.255-261. 10.3917/pour.231.0255 . hal-02618183

HAL Id: hal-02618183

<https://hal.inrae.fr/hal-02618183>

Submitted on 25 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DEMAIN, UNE AGRICULTURE SANS ÉLEVAGE ?

Jocelyne Porcher

GREP | « Pour »

2016/3 N° 231 | pages 255 à 261

ISSN 0245-9442

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-pour-2016-3-page-255.htm>

Pour citer cet article :

Jocelyne Porcher, « Demain, une agriculture sans élevage ? », *Pour* 2016/3 (N° 231),
p. 255-261.

DOI 10.3917/pour.231.0255

Distribution électronique Cairn.info pour GREP.

© GREP. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Demain, une agriculture sans élevage ?

Jocelyne PORCHER

INRA Montpellier

L'élevage est aujourd'hui sous le feu des critiques de manière aussi inédite que radicale. Si nous en croyons les médias, les réseaux sociaux et autres littératures dédiées à la « cause animale », nos relations avec les animaux de ferme semblent toutes relever d'une exploitation forcenée, ancrée dans une idéologie produite depuis le début des processus domesticatoires par des barbares sanguinaires. En conséquence de quoi, il faudrait libérer les animaux, renoncer à l'alimentation carnée et plus largement à tout usage de produits issus d'animaux. Cela serait facilité par le fait que multinationales, fonds d'investissements et start-up de l'alimentation 4.0 proposent opportunément des alternatives « animal free » aux produits animaux.

Ces bouleversements de nos relations aux animaux de ferme et de notre alimentation reposent tout d'abord sur une confusion volontairement entretenue, par les acteurs de ces mouvements et de ces innovations, entre élevage et productions animales, entre élever les animaux et les produire, entre travailler avec des animaux et les exploiter comme des choses industrielles. La domestication est décrite, pour reprendre l'expression de Sloterdijk (2000), comme « une monstrueuse cohabitation » et, du Néolithique à nos jours, l'histoire de nos relations aux animaux domestiques n'aurait été que violence et carnage. Ces évolutions s'appuient également sur la méconnaissance abyssale d'une grande partie des « défenseurs » des animaux de la réalité de nos liens avec les animaux et des animaux eux-mêmes. Des militants, plus habiles à manier des peluches que des animaux, aux « intellectuels » abolitionnistes proférant niaiseries voire contre-vérités à propos des animaux, le terreau de la « cause animale » est miné par l'ignorance et par la naïveté. Ce qui fait des « défenseurs » des animaux des alliés objectifs des start-up de l'alimentation 4.0 promoteurs d'une agriculture sans élevage et des « idiots » particulièrement utiles aux multinationales qui sont en train de prendre en main la production alimentaire mondiale.

La « cause animale » mobilise deux grands types d'acteurs¹. Les « défenseurs » des animaux qui militent pour une rupture de nos liens avec les animaux domestiques, à commencer par les animaux d'élevage (abolitionnistes) et les « protecteurs » des animaux qui militent pour une amélioration des conditions de vie des animaux, notamment dans les systèmes industriels et/ou pour un soutien à des systèmes d'élevage respectueux des animaux (welfaristes). Certaines associations welfaristes toutefois ont des stratégies de petits pas et défendent le végétarisme à titre provisoire, considérant que, dans le contexte actuel, le véganisme est l'objectif à atteindre mais qu'il est prématuré.

De nombreux végétariens font du végétarisme une vertu morale en ignorant – ou en faisant mine d'ignorer – qu'ils participent pourtant pleinement de l'élevage via le fromage, le lait, les œufs qu'ils consomment et dont la production entraîne nécessairement *in fine* la mort d'animaux. Ils délèguent simplement à d'autres la consommation de la viande qu'ils ne veulent pas manger. Mais si « tout le monde devenait végétarien » comme en rêvent certains, que ferait-on de la viande ? Devrait-on la mettre à l'équarissage ? Dans un méthaneur ? Serait-il plus moral de la détruire que de la consommer ? Les végétariens n'ont pas une position plus vertueuse que les omnivores car, en faisant porter la responsabilité de la mort des animaux uniquement sur la viande, ils s'en défont et la délèguent à d'autres. La contradiction morale que constitue le végétarisme peut être levée par l'adoption d'un rapport moral à l'alimentation carnée². La perspective la plus logique du végétarisme est donc un soutien à un véritable élevage, ce qui est la position de nombreux végétariens³. Cette contradiction morale peut être résolue également par le consentement à une alimentation vegane. Mais cette solution a des implications politiques qui dépassent le cadre moral des relations aux animaux de ferme et renvoie à des enjeux de société. La société vegane, et pas seulement l'alimentation vegane, n'est pas l'horizon partagé par l'ensemble des végétariens, dont beaucoup ne veulent pas se libérer des animaux mais au contraire s'y attacher mieux.

En dépit de ses liens affichés avec les théories éthiques, la position abolitionniste⁴ est en effet beaucoup plus politique que morale. Elle implique à terme l'exclusion de tous les animaux domestiques des rapports sociaux – et non pas seulement des animaux de ferme. Cette perspective repose sur le déni de la dette que nous avons envers eux (Porcher, 2002a ; Kymlicka et Donaldson, 2016) et sur la sous-estimation drastique de la richesse de nos liens. Les

1 Même si les appartenances entre groupes peuvent être plus fluides et générer des sous-groupes divergents comme l'explique M. Celka (ref. page du volume).

2 Par exemple en consommant de la viande issue d'animaux élevés et abattus avec respect. Cf l'article de Sandrine Deblois.

3 Ce dont témoignent les nombreux messages de végétariens soutenant le collectif « Quand l'abattoir vient à la ferme » <https://abattagealternatives.wordpress.com/> ; <https://www.facebook.com/collectif.abattage.a.la.ferme/>

4 L'abolitionnisme, notamment conceptualisé et défendu par Gary Francione, vise à faire cesser l'exploitation des animaux considérée comme intrinsèquement liée aux rapports de domestication.

théories éthiques qui sous-tendent l'abolitionnisme prétendent à l'universalité alors qu'elles sont produites par des occidentaux dont la perception du monde vivant est restreinte au monde industriel. Elles sont ainsi dépourvues de sens dans d'autres espaces humains dépendant des animaux pour leur survie. Les notions de spécisme ou d'abolitionnisme peuvent-elles par exemple avoir un sens en Mongolie où l'élevage pastoral est au cœur de la vie et de la culture mongole ? C'est pourtant l'abolitionnisme ou plutôt sa déclinaison alimentaire, le véganisme⁵, qui mobilise les médias occidentaux, et c'est du reste uniquement aux médias que, depuis quelques années, ce mouvement doit d'exister. L'abolitionnisme/veganisme aujourd'hui est une construction intellectuelle (l'éthique animale⁶), médiatique⁷ et politique⁸ qui produit un enrôlement non pas en faveur des animaux, car concrètement ce mouvement ne change rien à la vie des animaux, mais au profit de transformations économiques et sociales ancrées dans la dynamique historique du capitalisme.

Exclure les animaux du travail

La mise en place d'une agriculture sans élevage par les start-up de l'alimentation 4.0 passe en tout premier lieu par l'exclusion des animaux de ferme de notre alimentation. Il s'agit de « les sortir du cycle de production » comme l'affirme la direction de New Harvest⁹. L'argument récurrent des défenseurs des animaux, tout comme des scientifiques travaillant sur les substituts aux produits animaux, en plus des arguments relatifs à la défense de la « planète », à la préservation de la santé humaine..., est de refuser l'utilisation et l'abattage alimentaire des animaux. Tuer les animaux serait cruel et serait un archaïsme au regard des alternatives proposées. Cette assertion est rendue possible dans un cadre de pensée où l'abattage des animaux n'est pas envisagé dans la dynamique historique de nos relations de travail avec les animaux de ferme mais comme un acte quasi gratuit, voire même psychopathologique, relevant d'une

5 « Le véganisme est le mode de vie qui cherche à exclure, autant que faire se peut, toute forme d'exploitation des animaux, que ce soit pour se nourrir, s'habiller, ou pour tout autre but. » Définition de la Vegan Society.

6 Même si l'on peut considérer que des questions éthiques relatives aux animaux ont été posées depuis fort longtemps, et que la notion d'éthique animale dans son sens actuel date du 19^{ème} siècle (Vilmer, 2008) la construction et la reconnaissance d'un champ scientifique spécifique est très récente.

7 Cf. le nombre pléthorique d'ouvrages, de sites internet, de blogs... consacrés au véganisme.

8 Plusieurs partis se sont constitués depuis une dizaine d'années en Europe : « Parti pour les animaux » aux Pays Bas, « Personnes, animaux, nature » au Portugal, « Parti animaliste » en Espagne, « Parti des animaux » en Suède, « Parti pour le bien-être des animaux » en Grande Bretagne, « Parti pour la protection des animaux » en Allemagne. On trouve également des partis animalistes en Australie et aux Etats Unis. Certains ont obtenus des élus sur le seul programme de la défense des animaux. Cette inscription dans l'arène politique – ni de droite, ni de gauche – est présentée comme une politisation de la question animale. Alors que, de fait, en faisant des animaux un groupe aux intérêts particuliers, détachés, voire opposés aux intérêts humains, la question est au contraire dépolitisée et dés-historicisée.

9 New Harvest est une ONG américaine dévolue au financement de recherches sur les substituts à l'alimentation carnée : "We strategically fund and conduct open, public, collaborative research that reinvents the way we make animal products – without animals".

idéologie, le « carnisme » qui aurait été enkystée dans nos modes de vie à notre insu (Joy, 2010). La cristallisation de l'argumentaire anti-élevage sur l'alimentation carnée et la volonté « d'abolir la viande » s'appuient sur la restriction des multiples rationalités de l'élevage à l'abattage des animaux, sur des argumentaires à charge quant à l'impact de l'élevage sur l'environnement et sur le déni des liens de travail entre humains et animaux. La viande serait le symptôme et la preuve de l'exploitation des animaux. *Abolir* la viande, comme a été aboli l'esclavage, serait un progrès moral, écologique et social.

Pourtant on peut considérer la viande, du point de vue de nos relations de domestication avec les animaux, non pas comme la finalité de l'élevage mais comme un effet dérivé de nos relations avec les animaux. L'abattage des animaux est en effet le bout du travail mais il n'en est pas le but. La première des rationalités du travail en élevage est relationnelle car travailler, c'est d'abord vivre ensemble (Porcher, 2002b). Ce qui n'est pas le cas dans les productions animales (systèmes industriels et intensifiés) où la première et la seule rationalité du travail est économique. Les animaux y sont des sources de profits et ils ne sont que cela.

Les remplacer par des substituts

L'enjeu de l'exclusion des animaux des « cycles de production », ou plus précisément l'enjeu de l'exclusion des animaux du travail est aujourd'hui, contrairement aux apparences, plus économique et politique que moral. En effet, si la violence des systèmes industriels, notamment dans les abattoirs, constitue le fonds moral critique de l'argumentation contre l'élevage, on ne peut que s'étonner de cette aussi soudaine que consensuelle unanimité contre ces systèmes alors qu'ils existent dans les pays industrialisés depuis plus de cinquante ans. En France, la filière avicole industrielle a été mise en place dans les années 1960 (poules pondeuses en batterie, poulets en bâtiments), ainsi que la filière cunicole (lapins en batterie), la filière « veaux de batterie » en lien avec une filière laitière intensifiée (Vissac, 2002) et la filière porcine industrielle à partir de 1970, année du « Plan de rationalisation de la production porcine » (Porcher, 2010). Toute cette artillerie industrielle n'est donc pas récente et les nombreuses voix qui se sont élevées depuis les années 1960 contre ces systèmes ont été ignorées, discréditées ou dépolitisées en les inscrivant dans le giron scientifique du « bien-être animal ». La problématique scientifique du « bien-être animal » a en effet été prise en main par les biologistes dans les années 1980¹⁰. Cet ancrage disciplinaire a réduit la critique complexe de l'époque contre les systèmes industriels à un unique objectif, celui de l'adaptation des animaux à ces systèmes. Les questions de souffrance au travail générées par l'industrialisation de l'élevage (Salmona, 1994) et la critique économique des systèmes industriels (Colson, 1980) ont été en grande partie mises au placard.

10 Sur ce processus, lire J. Porcher, 2004. Bien-être animal et travail en élevage. Editions Quae/Educagri.

La conceptualisation même de la « production animale » date du milieu du 19^{ème} siècle avec la naissance de la zootechnie qui a mis en place les outils théoriques pour transformer la relation de travail avec les animaux de ferme en un rapport instrumental et technico-économique. Les paysans ont été privés de leurs relations aux animaux et des valeurs qu'ils leur donnaient, notamment des valeurs esthétiques et morales. Depuis le 19^{ème} siècle, du point de vue des pouvoirs publics, des scientifiques et de l'enseignement agricole, il ne s'agit plus d'élever des animaux mais de produire de la matière animale à partir des animaux.

Ce processus de dépossession entre dans une nouvelle phase aujourd'hui. Ainsi que l'affirme Joshua Tetrick, directeur d'Hampton Creek Food, une start up soutenue par la fondation Bill Gates : « Le monde de l'alimentation ne fonctionne plus. Il n'est pas durable, il est malsain et dangereux. (...) Nous voulons créer un nouveau modèle qui rendrait le précédent obsolète¹¹ ». Les intentions de ces entreprises 4.0 sont claires. Il s'agit de remplacer le modèle actuel par celui, efficace, durable, sain et sûr qu'ils proposent, voire plus nettement qu'ils entendent imposer. Au milieu du 19^{ème} siècle, au nom de la modernité et du progrès technique et social, les paysans ont été déposés par les industriels de leurs relations de travail avec les animaux, ces industriels doivent aujourd'hui céder la place à leur tour aux entrepreneurs 4.0 de la Silicon Valley. Cela avec quasiment les mêmes arguments.

« Tant d'autres options possibles ? »

« Manger des animaux » serait un archaïsme alimentaire et politique à l'heure où « tant d'autres options sont possibles ». Notons tout d'abord que nous ne mangeons pas des animaux, nous mangeons de la viande issue des animaux. Le terme « animal » s'applique à l'être vivant, l'anima, i.e. le souffle. Lorsque l'animal est tué, c'est-à-dire quand le souffle est éteint, reste la carcasse de l'animal, travaillée par des savoir-faire humains pour produire de la viande. Contrairement à ce qu'affirment les slogans vegan, les êtres humains ne mangent pas de cadavres – le cadavre n'est pas la viande – et encore moins de charognes. Par ailleurs, nous ne mangeons pas *que* de la viande, nous mangeons et utilisons un ensemble de produits et de sous-produits animaux.

A bien y regarder, il n'y a pas « tant d'options possibles », alternatives aux produits animaux. Actuellement les produits animaux sont remplacés par des végétaux et par des ersatz fabriqués à partir de végétaux (« steak de soja¹² », « saucisses vegan¹³ », « pâté végétal », poulet sans poulet, jambon sans porc...). Demain, ils seront remplacés aussi par des produits animaux non issus d'animaux (viande in vitro, lait, œufs, cuir issus de production

11 Jérôme Marin. Ces start-up qui veulent révolutionner l'agro-alimentaire. Le Monde du 10 février 2014.

12 Le mot « soja » n'apparaît pas forcément sur le produit, il est remplacé par exemple par « tofu » ou « tempeh ».

13 Au seitan (gluten de blé auquel on a ajouté des épices, de la tomate...) ou au soja.

cellulaire¹⁴). Si, actuellement, l'exclusion des animaux donne lieu à la production de substituts végétaux dont la dénomination et la forme restent ancrées dans le monde de l'alimentation ordinaire (saucisse, pâté...), il ne fait pas de doute que le marketing des substituts biotechnologiques saura trouver les mots qui conviennent pour effacer chez le consommateur le sentiment de suspicion que pourront provoquer les aliments produits par des laboratoires et non par des paysans. Les dirigeants de ces start-up prévoient de remplir d'ici moins de dix ans les linéaires des supermarchés de leur « clean food ». Si la réussite technique est au rendez-vous, – et considérant les milliards de dollars investis dans ces recherches, on peut envisager qu'elle le soit –, marketing bien conduit et « avant-vente » moralo-pratique servie par les « défenseurs » des animaux permettront de lever les réticences des consommateurs. Des associations comme PETA aux USA ou ses annexes en France (L 214 et cie) soutiennent en effet activement ces innovations. Non que les vegans aient la moindre intention de consommer ces amas de cellules musculaires mais ils envisagent sans état d'âme de les faire consommer à nos concitoyens au nom de la compassion envers les animaux.

Demain, une vie sans animaux

La mise en place d'une agriculture sans élevage, c'est-à-dire concrètement la rupture de nos liens avec les animaux de ferme, est à nos portes. Et avec elle les prémices d'une rupture avec tous les animaux domestiques. Il s'agit d'une rupture anthropologique majeure, après dix mille ans de vie en commun avec les animaux, la fin des relations de domestication. Car ce qui est remis en question par les « défenseurs » des animaux et leurs superviseurs industriels et financiers, ce n'est pas seulement la place des vaches, des poules ou des cochons dans nos assiettes mais aussi celle des chiens, des chats, des poissons ou des perroquets dans nos vies¹⁵. Il ne s'agit pas seulement de remplacer le steak par de la « clean food » in vitro mais également de remplacer chiens et chats par des robots. Comme l'indique la promotion du robot Hasbro¹⁶, destiné aux personnes âgées : « no litterbox, just love¹⁷ ». Les robots ont fait leur entrée dans le monde du travail et dans la vie quotidienne et les premières victimes de cette insertion sont les animaux domestiques (Porcher, 2017). Ce qui est en jeu donc, pour des raisons de rentabilité bien plus que pour des raisons morales, c'est le remplacement des animaux par des ersatz biotechnologiques et par des machines. C'est l'exclusion des animaux du travail, c'est la

14 Ces substituts ne proviennent pas d'un animal entier mais de cellules (viande in vitro) ou de manipulations génétiques sur ces cellules (lait issu de levures OGM).

15 Sans compter la destruction en cours des cirques travaillant avec des animaux, celle des zoos et d'un ensemble de secteurs où les animaux sont impliqués.

16 Version chien ou chat. Il s'agit d'une peluche qui bouge et émet des sons lorsqu'une personne la touche. « Il a pour objectif d'endiguer la solitude des aînés et de leur procurer une dose de bonheur et d'affection ».

17 « Pas la litière, seulement l'amour ».

substitution de la vie, i.e. de la subjectivité, de l'affectivité, par le mort-vivant (Porcher, 2010) et par l'inerte « intelligent ».

Conclusion

Politiser la question animale, ce n'est pas créer ex nihilo des partis ou des mouvements au supposé service des animaux, c'est prendre acte que la condition animale et la condition humaine sont les fils d'une même toile, celles de nos vies en commun. Changer la condition des animaux, c'est changer notre condition et notamment nos conditions partagées au travail. Le capitalisme et la recherche effrénée du profit ont fait de nos relations aux animaux un repoussoir moral dont le stade ultime est aujourd'hui l'exclusion des animaux du lien social. Les animaux ont cessé d'être le puit de profits sans fond qu'ils ont été pendant presque deux siècles. Pour cause de protection de la planète, de la santé humaine et au nom des animaux eux-mêmes, les investisseurs misent sur d'autres objets beaucoup plus rentables.

Pour que notre vie avec les vaches, les cochons, les chiens, les chevaux... ne soit pas demain remise au musée des antiquités, il faut aujourd'hui défendre l'élevage, les animaux de ferme et leurs éleveurs. Contre l'industrie des productions animales, contre l'industrie des biotechnologies et leurs laudateurs, il est nécessaire d'affirmer et de réaffirmer encore la richesse affective, morale et intellectuelle irremplaçable de nos liens domestiques avec les animaux.

Bibliographie

- Colson F., 1980, Modernisation de la production porcine : les limites économiques au processus de rationalisation de l'élevage porcin. Journées de la Recherche Porcine, 1980, pp. 59-71.
- Joy M., 2010. Why we love dogs, eat pigs and wear cows. Introduction to carnism. Conary Press.
- Kymlicka W., Dolnalsen S., 2016. Zoopolis. Une théorie politique du droit des animaux. Alma éditeur.
- Porcher J., 2004. Bien-être animal et travail en élevage. Editions Quae/Educagri.
- Porcher J., 2002a. Eleveurs et animaux, réinventer le lien. PUF
- Porcher J., 2002b. « L'esprit du don: archaïsme ou modernité de l'élevage? » Éléments pour une réflexion sur la place des animaux d'élevage dans le lien social. Revue du MAUSS, 2002/2 no 20, p. 245-262.
- Porcher J., 2010a. Cochons d'or. L'industrie porcine en questions. Editions Quae.
- Porcher J., 2010b. La viande in vitro, stade ultime ? La revue parlementaire.
- Porcher J., 2011. Vivre avec les animaux, une utopie pour le 21ème siècle. La Découverte.
- Porcher J., 2017. Elmo et Paro©, pourquoi l'un travaille et l'autre pas. Et qu'est-ce que ça change ? Ecologie et Politique n° 54, Dossier « Travail animal », pp. 17-34.
- Salmona M., 1994. Souffrances et résistances des paysans français. Editions L'Harmattan.
- Sloderdijk P., 2000. Règles pour le parc humain. Mille et une nuits.
- Vilmer J.B., 2008. Ethique animale. PUF
- Vissac B., Leclerc B., 2002. Les vaches de la république. Saisons et raisons d'un chercheur citoyen. Quae